

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent WEINSTEFFER

Revue du mois

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1905, tome 7, p. 376-379

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Revue du Mois

Ce n'est pas sans tristesse et sans regret que nous voyons fuir les années ; elles nous vieillissent et nous rapprochent de la tombe : et malgré tout nous tenons à notre vie comme au bien le plus précieux que Dieu nous ait donné. Nous ne sommes pourtant pas fâchés, cette fois-ci, de voir mettre le point final aux mois de lugubres souvenirs que 1905 a portés dans ses flancs ; contre tout espoir nous espérons que l'avenir sera meilleur et que par une inspiration soudaine, venue de la Crèche du Sauveur, les hommes se mettront à rougir de leur conduite et reviendront dans le droit chemin. Il n'y a que Dieu, en effet, le Dieu de Bethléem, qui pourrait faire le miracle que nous attendons depuis si longtemps et faire tomber des mains des Russes les armes qui peuplent les cimetières, imposer silence aux passions de convoitise qui couvent au sein d'autres peuples, et faire couler un nouveau baptême sur le front des Francs prévaricateurs.

A l'heure où nous écrivons c'est encore tout le contraire. La Russie se débat dans la révolution la plus brutale, la plus stupide, la plus atroce qu'on puisse rêver. L'empereur est incapable de résister à la poussée populaire : son trône éprouve des commotions terribles et chaque matin nous nous attendons à lire dans les journaux, avec le récit tragique de sa mort, la fin de sa dynastie. Il y a un siècle, à peine, Napoléon I^{er} assistait à l'incendie du Kremlin, dans la ville sainte de Moscou ; Nicolas plus à plaindre encore que le souverain étranger, assiste impuissant à l'incendie qui dévore une partie de son empire. Il a pourtant essayé de réagir contre la révolution qui lui signifie son congé ; assagi par les premiers troubles de janvier dernier, humilié par sa défaite, il aurait voulu se faire pardonner sa faiblesse et accorder, d'un seul coup, une masse de libertés auxquelles son peuple n'était pas préparé et dont, avant longtemps, il ne saura pas se servir.

Des bruits de toute nature nous font craindre que la discorde ait pénétré jusqu'au sein de la famille royale et que la marine, l'armée, les derniers soutiens du pouvoir autocratique, sont en train de se joindre aux émeutiers qui parcourent le pays en y semant le trouble et la mort.

Nous sommes trop loin du théâtre de cette affreuse boucherie pour nous en faire une notion bien précise, et nous ne savons trop ce qu'il y a à prendre ou à laisser dans l'amas de nouvelles qui nous arrivent

d'un pays avec lequel on a coupé les communications. Mais par des lettres particulières nous demeurons atterrés du flot de crimes qui coule en Russie et qui s'étend sur tout l'empire des Czars. Il nous serait certainement facile de trouver, dans nos saintes Ecritures, la raison de ces bouleversements: mieux que les moralistes à la Tolstoï elles nous disent le sort réservé aux royaumes qui ont violé les lois primordiales de la justice, mais il sera toujours temps de tirer des conclusions quand la Révolution sanguinaire aura assouvi ses appétits, et nous n'avons rien de mieux à faire que de demander à Dieu de faire entendre sa voix et de mettre un terme à ce qui nous remplit d'horreur et d'effroi.

Déjà la voix du pape s'est faite entendre pour recommander le calme aux Polonais qui, on le comprend sans peine, voudraient profiter de la crise actuelle que traverse le pays auxquels ils ont été attachés par la force, pour briser leurs chaînes et redevenir plus indépendants.

Nous ne savons trop si les sages conseils du Souverain Pontife seront écoutés et si les évêques de Pologne n'auront pas à essayer une défaite sur le terrain de l'obéissance due à leur autorité ; mais nous ne seront complètement rassurés que lorsque, de ce côté au moins, nous verrons les esprits reprendre possession d'eux mêmes. Quant aux Finlandais ils ont profité, comme les autres, de l'affreuse situation dans laquelle se débat leur despote ; et tout cela serait bien naturel si, chez les uns comme chez les autres, les meneurs et les grévistes et les exaltés de toute nuance, ne faisaient dévier le mouvement en leur faveur. Qu'arrivera-t-il d'ici au moment où ces lignes arriveront sous les yeux de nos lecteurs ? *Chi lo sa* ? Rien de bon sans doute et nous en tremblons.

Et la France ?... Elle est jolie la besogne que vient de bâcler le Sénat : en cinq sec il a voté la Séparation de l'Eglise et de l'Etat, déchiré le Concordat, insulté le Pape qui avait bien droit d'être consulté puisque la Convention de Messidor avait été faite de concert avec un de ses prédécesseurs et qu'un contrat ne peut être annulé qu'après entente des deux contractants ! Et l'on prétend que le Sénat est le Conseil des sages de la Nation ! Mince de sagesse ! Et quelqu'un qui doit se frotter les mains de tout ce qui arrive, c'est le roi de Prusse, car, somme toute, c'est pour lui que ces vénérables ronds de cuir ont travaillé. Comment voulez-vous, en effet, qu'un peuple lancé dans les guerres civiles et religieuses, soit assez maître de lui même pour se préparer aux éventualités d'une guerre. Qu'on le veuille ou non, ça sent la poudre et on la sent de loin. Comment concilier avec des pensées de paix l'attitude du Kaiser à l'ouverture du Reichstag ? Il arrive, vêtu de blanc, casque en tête, précédé d'une cour, entouré de ses officiers, et au milieu du silence le plus solennel il déclare tout aussi solennellement

qu'il maintient d'excellentes relations avec toutes les puissances étrangères, avec toutes, sauf avec deux d'entre elles dont l'une l'agace et dont l'autre l'horripile : l'une en lui lançant ses petits bateaux dans les jambes, l'autre en lui faisant respirer les parfums du Maroc. Il ne l'a pas dit comme ça ; mais c'est bien ça pourtant et qui vivra verra ! Ce qu'il y a de certain encore, c'est que Bismarck, celui qu'on a appelé le Chancelier de Fer, a bien su attendre la fin de la guerre pour commencer la campagne contre Rome qu'il détestait autant que la France. Il était prudent ce grand bonhomme ! Le Sénat français n'a pas eu cette prudence et il commence par désunir les Français... on cesse de leur demander de marcher vers les frontières menacées. Oh ! nous ne doutons pas un instant qu'au moment du danger, si ce moment doit venir, la France retrouvera son unité morale et qu'alors on fera disparaître tout ce qui divise pour jeter sur tous le même uniforme et leur donner à tous le même fusil, mais on ne guérit pas un mourant en vingt quatre heures et la France se meurt du poison que les sans-patrie de tout acabit lui font avaler depuis trente ans. Après cela qu'on discute tant qu'on voudra sur l'application de la loi décide (car au fond, c'est plutôt un défi à Dieu qu'autre chose), qu'on joue à la devinette pour savoir si oui ou non on fera des associations culturelles, si oui ou non le pape sera pour ou contre elles ; ce sont de simples détails : en brisant le Concordat, en suspendant à un clou l'œuvre de l'Empereur et de Consalvi, on a commis une sorte de malpropreté qui exige une réparation.

Il reste pourtant un espoir à ceux qui prêtent l'oreille aux bruits qui viennent de France ; c'est que l'union des évêques avec le pape, l'union des fidèles avec les évêques et la menace du danger qui pèse sur un peuple privé de religion, l'emporte une fois de plus sur la rage des sectaires qui ne voient dans la tragédie qu'ils jouent qu'un moyen d'arriver plus vite et plus sûrement à prendre une place, si petite soit elle, au banquet de la vie.

Oh ! nous savons bien (car ils l'ont assez répété) que les auteurs de la séparation ont l'air de faire à la France un cadeau à nul autre pareil et qu'ils lui ronronnent dans les oreilles le nom sacré de liberté... et bien tant pis pour ceux qui y croient, ils ne tarderont pas à voir combien, et dans quelle large mesure, ils se seront trompés. M. Combes veille au grain et nous ne serions pas plus étonnés que cela de le voir sortir du prochain congrès de Versailles, président de cette république qu'il aura faite à son image et dans le duvet de laquelle il songe à finir ses jours en riant, à chaudes larmes, du bon tour qu'il aura joué aux jésuites et aux capucins.

Puissions-nous avoir tort et être démentis par les événements !

Puisse l'année 1906, qui aura peut-être jeté son premier cri quand les *Echos* paraîtront la prochaine fois, être meilleure que 1905, meilleure même que nous ne le pensons. Nous sommes fatigué de faire des chroniques qui sentent le croque-mort à cent pas ! A qui la faute ?

Qu'on nous comprenne pourtant. Nous ne sommes ni découragés, ni désespérés, et le métier de pleureur ne nous va pas. Nous abandonnons ce rôle à d'autres, à beaucoup d'autres qui s'en acquitteront mieux que nous, c'est une affaire d'habitude, voilà tout !

Joyeusement, sinon follement, nous saluons l'aurore de l'an nouveau ; et si, Messieurs qui ont la prétention de gouverner le temporel, n'arrivent pas à s'entendre, tant pis pour eux ! Sachons trouver en nous-mêmes paix et bonheur, joie et contentement ! Lecteurs des *Echos*, vieux amis, amis fidèles, amis courageux, amis généreux, vous tous qui nous suivez depuis bien des années déjà et qui nous suivrez encore parce que nous sommes vôtres par la pensée, vôtres par le désir du bien et du progrès, vôtres de tout cœur... nous ne vous souhaitons pas autre chose que cela : « La paix dans la bonne volonté ! »

L. W.